

trois, presque tous les soirs, conta ensuite le conte que voici :

X

## COCHENARD ET TURQUIN

---

Il y avait une fois deux jeunes orphelins, deux frères, qui mendiaient leur pain de seuil en seuil, par le pays. L'un, l'aîné, s'appelait Cochenard, et l'autre, Turquin. Ils ne se quittaient jamais, et où allait l'un, l'autre allait aussi. Ils avaient vers douze ans, qu'ils n'avaient jamais rien fait que mendier, et l'on trouvait qu'il était temps qu'ils commençassent à travailler, pour gagner leur pain, et l'on était déjà moins charitable pour eux. Voyant cela, ils changèrent de quartier, et Cochenard, qui était plus déluré, mais aussi d'un plus mauvais naturel que Turquin, dit un jour à son frère :

— Je sais bien, moi, ce qu'il faudrait faire pour être bien reçu partout, et pour qu'on nous donnât volontiers nourriture et logement, dans les fermes, et aussi beaucoup de sous, aux foires et aux pardons.

— Quoi donc ? demanda Turquin, intrigué.

— Si l'un de nous était aveugle, et que l'autre le menât de maison en maison et de pardon en pardon, nous ne manquerions de rien.

— C'est vrai, mais nous ne sommes pas aveugles, ni l'un, ni l'autre.

— Non, mais rien n'est plus facile que de le devenir.

— Comment cela ?

— Comment ? mais, en crevant les yeux à l'un de nous donc.

— Cela ne serait pas bien, Cochenard, puisque Dieu nous a donné de bons yeux, de vouloir nous en priver nous-mêmes ; et puis, cela doit faire beaucoup souffrir, de crever les yeux !

— Bah ! c'est si vite fait !... Et puis, songe donc comme nous serions heureux ! Personne ne passerait près de nous sans nous donner au moins un sou, et nous pourrions acheter des noix, des poires et des pommes, des couteaux, et des souliers neufs... tout ce qui nous ferait plaisir, enfin.

Cochénard fit une telle peinture du bonheur d'un aveugle, que le pauvre Turquin, qui n'était pas des plus fins, en fut séduit, et l'on tira à la courte paille, pour savoir lequel des deux aurait les yeux crevés. Ce fut Cochenard qui prépara les pailles, et il sut s'y prendre de telle manière que le sort désigna Turquin pour être l'aveugle. Alors, son frère dénaturé lui creva les deux yeux, à l'aide d'une épine qu'il prit dans une haie. Le pauvre Turquin cria et souffrit beaucoup. On avait pitié de lui, partout où il se présentait, et, à partir de ce moment, les deux compagnons recueillirent de

nombreuses aumônes de toute nature, des vêtements, du pain blanc, de la viande et de l'argent. Cochenard prenait tout, mangeait le pain blanc et la viande, et ne donnait à Turquin que du pain noir et des pommes de terre.

Ils allaient de foire en foire, de pardon en pardon, et les sous pleuvaient dru dans la sébile du pauvre aveugle. Cochenard prenait tout pour lui. Quand il eut ramassé une assez jolie somme, l'idée lui vint de se débarrasser de son frère. Il le conduisit dans un grand bois, et feignit de s'y être égaré. La nuit vint et il dit :

— Couchons-nous sur la mousse, au pied de ce chêne, pour attendre le jour.

Turquin, qui ne songeait pas à mal, s'étendit au pied de l'arbre, et ne tarda pas à s'endormir. Quand Cochenard l'entendit ronfler, il partit tout doucement, l'abandonnant, sans pitié, et ne lui laissant ni pain ni argent. Le pauvre aveugle s'éveilla, au matin, et appela Cochenard. Mais, Cochenard ne répondit pas, et il pensa qu'il dormait. Il l'appela alors à haute voix, cria, chercha à tâtons tout autour de l'arbre, et ne trouva pas son frère.

— Il n'est pas possible qu'il m'ait abandonné ici, dans cet état, pensait-il, et il arrivera certainement ; je n'ai donc qu'à l'attendre. Et il attendit longtemps, jusqu'au soir, appelant Cochenard à haute voix, de temps en temps : mais, aucune voix ne répondait et Cochenard n'arrivait point. Il reconnut alors qu'il était

abandonné , et se mit à pleurer. La nuit vint et il avait faim, et rien à manger. Il fut pris de désespoir, et dit : — Il me faudra donc mourir de faim, au pied de cet arbre, ou être dévoré par les animaux féroces de ce bois ! Ah ! Cochenard, Cochenard, que t'ai-je fait, pour me traiter de la sorte ?... Il ne me reste plus qu'une chose à faire ; c'est de grimper sur cet arbre, et de me jeter ensuite en bas, pour me casser le cou ; de cette manière au moins je ne serai pas mangé vif par les loups, que j'entends hurler là-bas !...

Et il monta sur l'arbre, et, au moment où il s'apprêtait à se jeter en bas, il entendit un lion qui rugissait dessous. Puis, arriva aussi un sanglier, en faisant : oc'h ! oc'h !... Puis, il entendit des hurlements , et un loup arriva quelque temps après.

— Où donc étais-tu resté, loup ? tu es en retard, dit le lion.

— J'étais, répondit le loup, dans la ville de Luxembourg, où hommes et bêtes, tout meurt de soif ; et je m'y suis régalé, je vous prie de croire. Voyez mon ventre ! C'est pour cela que j'arrive un peu en retard.

— Je sais bien comment on pourrait avoir de l'eau dans la ville de Luxembourg, dit le lion, et je connais également un remède pour guérir toutes les maladies et toutes les infirmités, quelles qu'elles soient.

— Que faudrait-il donc faire pour cela ? demanda le loup.

Turquin , sur son arbre , prêtait attentivement l'oreille à cette conversation, comme bien vous pensez.

— Eh ! bien, répondit le lion, voici ce qu'il faudrait faire, pour avoir de l'eau à Luxembourg. Il faudrait avoir une racine de l'arbre sous lequel nous sommes présentement, aller à Luxembourg avec cette racine et en frapper trois coups sur un rocher qui est au milieu de la ville, en disant : — de l'eau ! de l'eau ! de l'eau ! Aussitôt il jaillirait de ce rocher une source d'eau claire et fraîche, suffisante pour les besoins de toute la ville, hommes et bêtes.

— Et le remède pour guérir toutes les maladies et toutes les infirmités , quel est-il ? demanda le loup.

— Voici, reprit le lion : il faudrait un morceau de la seconde écorce du même arbre, en frotter la plaie, ou le membre malade, et aussitôt il se retrouverait aussi sain que jamais. Ainsi, un homme, ou un animal, n'importe, fût-il aussi aveugle qu'il est possible de l'être, dès que l'écorce de l'arbre aurait touché ses yeux, il verrait aussi bien que vous et moi. J'arrive en ce moment de l'Espagne. La fille du roi de ce pays, ayant été communier, se trouva indisposée, et en rentrant, elle vomit dans la cour du palais de son père, et rejeta la sainte hostie. Aussitôt, un crapaud sortit de son trou, avala l'hostie, puis, il courut à la fontaine qui est au bas de la cour, et s'y cacha sous une pierre, tout au fond. La Prin-

cèssè commença de s'enfler aussitôt , et sa peau est, à présent, si tendue, qu'elle menace de crever. Avec cela elle souffre beaucoup, et aucun médecin n'entend rien à son mal. Aussi, le roi est-il désolé, et il a promis la main de sa fille à celui qui la guérira, quel qu'il puisse être.

— Et vous croyez que l'écorce de cet arbre pourrait la guérir ? demanda le loup.

— Ici, l'écorce ne suffirait pas, pour opérer la guérison. Mais, voici, répondit le lion, tout ce qu'il faudrait faire, pour réussir complètement : il faudrait retirer le crapaud de la fontaine, où il se cache, et faire boire à la Princesse le sang de l'animal, mêlé à du vin, puis, manger sa chair frite dans du beurre. Il n'y a pas d'autre remède au monde qui puisse lui rendre la santé, et aucun médecin, quelque savant qu'il soit, ne s'avisera jamais de faire ce que je viens de dire.

Les trois animaux, le lion, le loup et le sanglier, qui étaient des diables qui avaient pris ces formes, pour mieux jouer leurs tours, partirent là-dessus.

Turquin, comme bien vous pensez, n'avait pas perdu un mot de tout ce qu'ils avaient dit, car, s'il était aveugle, il n'était pas sourd, et il s'écria, alors :

— Dieu vient à point à mon secours !

Le soleil se levait, en ce moment. Il descendit de l'arbre, et, avec son couteau, il réussit à enlever un peu de la seconde écorce du

chêne et en frotta ses yeux. O bonheur ! la vue lui fut aussitôt rendue, comme si jamais ses yeux n'avaient été malades. Il se jeta à genoux, en face du soleil levant, et remercia Dieu, du fond de son cœur. Puis, il enleva un large morceau d'écorce et le mit dans sa poche, pour guérir les malades, partout où il passerait ; il fouit aussi la terre, avec son couteau, découvrit une petite racine de l'arbre, la coupa et l'emporta également, pour procurer de l'eau aux habitants de la ville de Luxembourg. Il partit, alors.

Il était toujours vêtu misérablement, et, comme il n'avait pas d'argent, il lui fallait demander l'aumône, pour vivre. Il arriva à Luxembourg, après beaucoup de mal, et alla tout droit demander à loger chez le curé de la ville.

— D'où êtes-vous ? lui demanda le curé.

— De la France, répondit-il.

— Eh ! bien, retournez en France, alors ; je n'ai pas de pain pour vous.

Et il lui ferma sa porte au nez.

Il se rendit, alors, chez le maire de la ville, et n'y fut pas mieux reçu que chez le curé. Le préfet également le repoussa, comme le curé et le maire.

— Voyez donc ! se disait Turquin, je viens sauver ces gens-ci, qui sont tous menacés de mourir de soif, et ils ne veulent même pas me donner l'hospitalité et le morceau de pain qu'on ne refuse jamais au mendiant envoyé

par Dieu, dans mon pays ! Mais, peut-être serai-je mieux reçu des pauvres gens, car, jusqu'ici, je ne me suis adressé qu'aux riches.

Il rencontra sur la rue une jeune fille qui pleurait, et dont les vêtements indiquaient peu d'aisance. Il alla à elle et lui demanda :

— Pourquoi pleurez-vous de la sorte, jeune fille ?

— Hélas ! ce n'est pas sans raison, répondit-elle ; mon père et ma mère et mes deux frères sont morts de soif !

— Eh ! bien, moi, ce n'est pas de soif que je mourrai, mais bien de faim, puisque personne ne veut me donner un morceau de pain, dans cette ville.

— Venez avec moi, et je vous donnerai votre part du peu que j'ai, et vous logerai de mon mieux.

— Dieu vous bénisse et vous le rende, un jour.

Il accompagna la jeune fille jusqu'à sa maison, et elle lui donna un morceau de pain noir et moisi, qu'il mangea de bon appétit.

— Je ne puis vous donner ni eau, ni lait, ni vin, ni cidre, dit-elle, et moi-même je ne tarderai pas à mourir aussi de soif, comme mon père, ma mère et mes frères.

— Prenez votre pot à eau, lui dit alors Turquin, et suivez-moi.

Et ils se rendirent tous les deux près du rocher qui était au milieu de la ville. Turquin avait sa racine à la main, et il en frappa trois

fois le rocher, en disant : — de l'eau ! de l'eau ! de l'eau ! — Et aussitôt l'eau jaillit avec abondance, et claire et limpide. La jeune fille en remplit son pot, et retourna à la maison, accompagnée de Turquin. La nouvelle se répandit bien vite qu'un étranger, un mendiant, que personne ne connaissait, avait fait jaillir une source d'eau claire et limpide du rocher, et on accourait de tous les côtés avec des pots et des vases de toute sorte, et l'on ne voyait partout que des gens qui buvaient de l'eau et poussaient des cris d'allégresse.

Quand tout le monde fut désaltéré, on s'occupa aussi de rechercher l'inconnu à qui la ville entière devait son salut.

On finit par le trouver, chez la jeune fille pauvre.

Le curé, le préfet, le maire et toutes les autorités de la ville l'y vinrent visiter, et voulurent l'emmener en triomphe, et musique en tête. Mais, il leur dit : — Non, — vous m'avez refusé un morceau de pain, lorsque je me suis présenté au seuil de votre porte, et, sans cette jeune fille qui a partagé avec moi le peu qu'elle avait, je serais mort de faim. Je resterai donc auprès d'elle, pour reconnaître le service qu'elle m'a rendu.

Les autorités et les riches habitants de Luxembourg craignaient que Turquin ne leur enlevât la fontaine merveilleuse, aussi facilement qu'il la leur avait procurée, et ils le supplièrent, à genoux, de les excuser, et dépo-

sèrent à ses pieds des sacs d'or et d'argent. Mais, il repoussa du pied leur or et leur argent. Puis, comme on lui offrait un palais magnifique, en le priant de ne plus quitter la ville de Luxembourg, il répondit :

— Je ne puis rester avec vous, quant à présent, car j'ai un voyage à faire, et je ne puis le différer. Au retour de ce voyage, je reviendrai vous voir, et alors, peut-être, fixerai-je ma résidence parmi vous. Du reste, vous n'avez pas à craindre que la fontaine cesse de couler, en mon absence.

On lui fit don d'un beau carrosse doré, attelé de chevaux magnifiques, et il se rendit en Espagne. En arrivant dans la capitale de ce royaume, il descendit dans le meilleur hôtel, et y fut reçu comme un prince. Le soir, après souper, il fit venir son hôte, pour causer avec lui, et s'informer des nouvelles du pays.

— Qu'y a-t-il de nouveau dans votre ville ? lui demanda-t-il.

— On ne parle par ici que de la maladie de la fille du roi, une princesse charmante et aimée de tout le monde.

— Quelle est donc sa maladie ?

— Nul ne le sait, et les meilleurs médecins n'y entendent rien. Elle est tellement enflammée et gonflée, la pauvre princesse, que sa peau est sur le point d'éclater. Elle souffre beaucoup. Quelques-uns disent qu'elle est possédée du démon, et je le croirais assez.

— Comment, et aucun médecin ne peut la soulager ?

— Ils n'y entendent rien, vous dis-je ; il en est venu la voir de tous les coins du royaume, et même de l'étranger, et son mal ne fait qu'empirer, tous les jours. Voilà six mois que cela dure, et la pauvre enfant ne peut manquer de mourir prochainement, pour peu que cet état se prolonge encore.

— Eh ! bien, je suis un médecin du royaume de France ; je connais un remède excellent contre l'enflure, quelle qu'en soit la cause, et je crois pouvoir affirmer que je puis guérir votre princesse.

— Oh ! si vous faites cela, votre fortune est assurée, car le roi, qui aime sa fille pardessus tout au monde, est inconsolable, et il viderait son trésor pour la voir guérie.

— Allez lui dire qu'il est descendu chez vous un médecin de France, qui connaît un remède contre l'enflure, lequel ne manque jamais son effet.

L'hôte courut au palais, et fit part de la bonne nouvelle au roi.

— Qu'il vienne tout de suite, s'écria le père désolé, je n'ai rien à lui refuser, s'il rend la santé à ma fille chérie.

Turquin se rendit sur-le-champ au palais, et fut conduit dans la chambre de la princesse. Celle-ci était dans un état qui faisait pitié à voir. Elle avait l'écume à la bouche, et criait et se démenait comme une véritable possédée.

— Eh ! bien, docteur, lui demanda le roi, que dites-vous de la maladie de ma fille ?

— Son état est grave ; mais, je répons d'elle, sire ; laissez-moi faire, et ayez confiance.

— Si vous lui rendez la santé, je vous récompenserai comme ne le fut jamais aucun autre médecin.

— Laissez-moi seul un instant, je vous prie, pour que j'aie cueillir, dans votre cour et dans votre jardin, les herbes qui me sont nécessaires pour composer le remède qui rendra la santé à votre fille.

Turquin descendit dans la cour du palais, et tout en feignant de cueillir des herbes autour de la fontaine, il prit le crapaud qui s'y cachait sous une pierre. Il était énorme. Il pesait dix-huit livres et demie. Il l'enveloppa dans un pan de sa veste, puis, il se rendit dans le jardin, en revint bientôt avec une botte d'herbes et de fleurs de toute sorte, et demanda qu'on le laissât seul, pendant quelque temps, dans la cuisine, afin d'y préparer son remède. Il commença par saigner le crapaud et recueillir son sang dans un vase. Il mêla ce sang avec un verre de vieux vin rouge, chauffa le mélange et le présenta ensuite à la princesse, en lui disant : — buvez ceci, princesse, c'est la santé ! — La princesse en but une gorgée, puis, elle repoussa le vase, en criant : — Dieu que c'est mauvais ! — Mais, un instant après, elle se sentit soulagée, et, comme le médecin l'invitait à boire encore, elle ne fit aucune diffi-

culté et avala tout d'un trait, jusqu'à la dernière goutte.

— Dieu, que ce breuvage me fait de bien ! dit-elle.

Et en effet, elle cessa de crier et de se torturer, et se calma et s'assoupit tranquillement.

Turquin revint à la cuisine, pour y préparer un autre remède, qui devait achever la guérison. Il hacha le crapaud en menus morceaux et en fit une pâtée qu'il cuisit, et le soir, quand la princesse se réveilla, il lui en fit manger un tiers, l'autre tiers, à midi, le lendemain, et le troisième, au coucher du soleil. Alors, elle se trouva aussi bien portante que jamais. Son bonheur et sa joie étaient tels, qu'elle chantait et dansait et embrassait son sauveur, et ne voulait plus se séparer de lui, et le vieux roi faisait comme sa fille.

Turquin fut accablé de présents de toute sorte, et on ne voulait pas le laisser partir. La princesse était amoureuse de lui, et le vieux roi voulait abdiquer en faveur de son futur gendre. Enfin, on le pressa tant, qu'il promit d'épouser la princesse ; mais, il demanda qu'on le laissât, auparavant, aller, pour quelques jours seulement, dans son pays, où il avait quelques affaires à régler, et aussi pour faire part de sa bonne fortune à son père et à sa mère, qu'il amènerait avec lui, au retour. Le roi et la princesse voulaient l'accompagner dans la crainte qu'il ne revint pas. Mais, il s'échappa de nuit, déguisé en mendiant, et

prit la route de Luxembourg, où il voulait retourner. •

Une fois qu'il eut franchi les frontières d'Espagne, comme l'argent ne lui manquait pas, à présent, en passant dans je ne sais quelle ville, il jeta ses habits de mendiant, et s'habilla en riche seigneur. Il arriva sans encombre à Luxembourg, et descendit dans le meilleur hôtel. Le soir, après souper, en causant avec son hôte, il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau dans la ville.

— Il n'est question, répondit l'hôte, que du château d'or et d'argent que les habitants de Luxembourg ont fait bâtir, et qui est une véritable merveille.

— Pour qui a-t-on bâti ce château ? demanda Turquin.

— Pour celui que les Luxembourgeois appellent leur sauveur, un homme qui nous a donné de l'eau en abondance, au moment où nous allions tous mourir de soif.

— Vraiment ! et qui est donc cet homme ? habite-t-il son château ?

— Non, il ne l'habite pas encore, car il est allé en voyage, on ne sait où ; mais, on l'attend de jour en jour. Ah ! si vous voyiez ce château ! une vraie merveille, vous dis-je. Les murs en sont d'argent, les fenêtres et les portes, d'or pur, et il y a dans le jardin une fontaine et un étang dont tout le fond est pavé de dalles d'argent...

— Et vous ne savez pas le nom de l'homme à qui est destiné ce beau château ?

— Non, nul ne sait son nom ; il n'a fait que passer par notre ville, pour nous sauver, puis il est parti pour un autre pays, où il avait aussi du bien à faire ; mais, il a promis de revenir, sans tarder. A son retour, nous comptons le retenir chez nous, en le mariant à la fille de notre préfet, qui est bien la plus belle créature qui soit sous l'œil du firmament.

— Ah ! vraiment ? répondit Turquin, en souriant ; — puis, il alla se coucher, car il commençait de se faire tard.

Le lendemain matin, il alla se promener par la ville. Il vit, avec plaisir, que l'eau de la fontaine qu'il avait fait jaillir du rocher était toujours abondante, claire et limpide. Puis, il se rendit chez la pauvre orpheline qui lui avait donné l'hospitalité, lorsque les autorités et les riches l'avaient durement repoussé. Elle ne reconnut pas dans un si beau seigneur le mendiant couvert de haillons et mourant de faim avec qui elle avait partagé son pain noir et son triste logis. Elle demeurait seule avec sa sœur, et elles vivaient pauvrement, mais honnêtement, du produit de leur métier de couturières.

— Ne me connaissez-vous pas ? lui demanda Turquin.

Elle leva les yeux sur lui, et répondit :

— Non, monseigneur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Regardez-moi bien.

Et elle regarda de nouveau et dit :

— Je ne crois pas vous avoir jamais vu.

— Ne vous rappelez-vous pas avoir un jour partagé votre pain et votre logis avec un malheureux mendiant, qui serait mort de faim sans vous ?

— Cela m'est arrivé plus d'une fois, monseigneur, de partager mon pain avec les mendiants.

— Celui dont je vous parle fit jaillir une source d'eau limpide et claire du rocher qui est au milieu de votre ville, et sauva ainsi les habitants de Luxembourg, qui allaient mourir de soif !

— Ah ! mon Dieu ! serait-ce bien vous ?

Et l'ayant regardé en face :

— Oui, à présent je vous reconnais ! Que j'ai donc de joie de vous revoir ! et comme les habitants de notre ville seront heureux de votre retour !

Et elle lui conta alors ce que lui avait déjà conté son hôte, au sujet du beau château et du mariage projeté avec la fille du préfet.

On connut bientôt la présence du sauveur de Luxembourg, et voilà toute la ville en mouvement. Le préfet, le maire, le curé, toutes les autorités, vinrent lui faire visite, à son hôtel, en grande cérémonie, et musique en tête. Le préfet fit un beau discours, et lui remit, à la fin, les clefs du château que lui avaient fait bâtir les Luxembourgeois reconnaissants, en l'invitant à en prendre possession immédiatement. Sa femme et

sa fille, aussi aimable que belle, ajoutait-il, l'y attendaient, pour lui en faire les honneurs.

Turquin remercia les Luxembourgeois de l'accueil qu'ils lui faisaient, et répondit au préfet qu'avant de prendre possession du château, il désirait avoir une compagne, pour l'habiter avec lui, et que son intention était de la prendre dans la ville même de Luxembourg. Il le pria, en conséquence, d'inviter toutes les jeunes Luxembourgeoises de quinze à vingt ans à se réunir, le lendemain, sur la grande place de la ville, devant la fontaine du rocher, afin qu'il pût faire son choix.

Comme on pensait que Turquin ne pouvait prendre pour femme qu'une jeune fille d'une des meilleures et des plus riches familles, et que son choix tomberait, sans doute, sur la fille du préfet, on n'avait convoqué que les filles des autorités de la ville. Le lendemain, à l'heure convenue, elles arrivèrent sur la place désignée, avec tous leurs atours, et toutes plus belles et plus certaines de la victoire les unes que les autres.

La fille du préfet était en tête, toute resplendissante de diamants, et parée comme une princesse. On les disposa sur un seul rang, tout autour de la place, et Turquin, passant lentement devant elles, comme un général qui passe ses troupes en revue, les examina toutes, jusqu'à la dernière, sans s'arrêter devant aucune, ce qui déplut beaucoup à plus d'un père et à plus d'une mère, mais surtout au préfet

et à la préfette. Puis il dit au préfet, qui le suivait :

— Toutes les jeunes filles de votre ville ne sont pas là : qu'on m'en présente d'autres, demain.

Le lendemain, on lui présenta les filles des riches bourgeois et des marchands. Il les passa aussi en revue et, arrivé à la dernière, il dit encore au préfet :

— Je ne trouve pas encore ici celle qui doit être ma femme : il faut m'en présenter d'autres.

On lui présenta, le troisième jour, les jeunes ouvrières de tout métier et les servantes et jusqu'aux mendiante. A peine eut-il fait quelques pas, qu'apercevant la jeune fille qui lui avait donné l'hospitalité, il alla à elle, la prit par la main, la fit sortir des rangs et, la présentant à tous les habitants de Luxembourg, il dit :

— Voici celle que je désire pour femme ! Elle m'a bien accueilli, lorsque tout le monde me repoussait ; elle m'a accordé l'hospitalité et partagé son pain avec moi, et je veux l'en récompenser, aujourd'hui.

Grand fut l'étonnement de tout le monde, et aussi le désappointement de certains pères et mères.

Les noces furent célébrées, sans délai, — des noces magnifiques, — et Turquin alla, alors, habiter son château, avec sa femme et sa belle-sœur.

Environ six mois de là, il donna une grande chasse et y invita beaucoup de monde. On chassa dans la forêt où il avait été abandonné par Cochenard. Il reconnut très-bien l'arbre sur lequel il était monté, dans l'intention de se jeter à bas et de se casser le cou. Il vit sous ce même arbre un pauvre malheureux tout en guenilles et couvert de plaies. Il paraissait n'avoir pas mangé depuis longtemps et être sur le point de mourir de misère. Turquin descendit de son cheval, afin de le guérir, puisqu'il avait le remède sous la main.

— Vous êtes dans un bien triste état, mon pauvre homme ! lui dit-il, avec compassion.

— C'est vrai, monseigneur ; mais, je l'ai mérité.

— Comment cela donc ?

— Ah ! c'est une bien triste histoire !... J'avais un frère avec qui je mendiais mon pain, de seuil en seuil, quand nous étions jeunes, car nous étions restés orphelins de bonne heure, et nos parents ne nous avaient rien laissé. Nous vivions ainsi de la charité des bonnes gens, quand l'idée me vint, un jour, que si l'un de nous était aveugle, nous exciterions davantage la compassion, et nous nous en trouverions mieux. Et je crevai les deux yeux à mon pauvre frère, puis nous changeâmes de pays. A partir de ce moment, en effet, rien ne me manqua, ni nourriture, ni vêtements, ni argent. Quand j'eus ainsi rassemblé une somme assez ronde, je vins ici avec

mon frère, et, feignant de m'être égaré, je lui dis qu'il fallait passer la nuit dans le bois. Nous nous arrêtâmes sous cet arbre même, et quand je vis que mon frère dormait bien, je m'enfuis, l'abandonnant seul, sans pain et sans argent. Je ne sais ce qu'est devenu mon pauvre frère : les bêtes féroces l'auront sans doute dévoré. Mais, Dieu ne tarda pas à me punir. Je dépensai follement mon argent, et, comme je ne voulais pas travailler, je tombai dans la plus affreuse misère, comme vous le voyez. Je suis bien puni ; mais, je le reconnais, je l'ai mérité, et je suis venu mourir sous ce même arbre où j'avais abandonné Turquin.

Turquin, touché jusqu'aux larmes, s'écria alors : — Je suis ton frère ! ne me reconnais-tu pas, Cochenard ? Et il l'embrassa avec émotion. Console-toi, mon pauvre frère ; je te pardonne du fond du cœur. Je vais aussi te guérir, puis je t'emmènerai avec moi dans mon palais, où tu ne manqueras de rien, pendant que tu vivras, car Dieu m'a favorisé, et je suis devenu riche.

Et, avec son poignard, il fit une entaille au tronc de l'arbre, en enleva un morceau d'écorce et le mit dans sa poche. La chasse finit alors. Cochenard fut mis sur un cheval, et, comme il ne pouvait se tenir en selle, son frère le prit en croupe, et on retourna au palais.

Tout le monde était dans l'étonnement, et

on se demandait ce que signifiait tout cela. En rentrant au palais, Turquin présenta Cochenard, dans l'état repoussant et horrible où il se trouvait, à sa femme et à sa belle-sœur, en disant : — Voici mon frère Cochenard, que je vous présente.

Elles poussèrent des cris d'horreur et détournèrent les yeux. S'adressant alors à sa belle-sœur, il lui demanda :

— Belle-sœur, vous me feriez plaisir si vous vouliez épouser mon frère Cochenard, que voici.

La belle-sœur fit une singulière grimace : pourtant, elle répondit :

— Je veux bien l'épouser, mon beau-frère, pour vous faire plaisir, et parce qu'il est votre frère.

Alors, Turquin conduisit Cochenard dans le jardin, au bord de l'étang, le lava, le frotta avec l'écorce de l'arbre, et ses plaies disparurent, et il devint un fort bel homme. Puis, il lui donna de ses habits, qui lui allaient parfaitement, et le présenta de nouveau à sa belle-sœur, en lui disant :

— Voici votre fiancé !

Et elle ne fit plus la grimace, en voyant un si bel homme.

Le mariage se fit sans délai. Il y eut une belle noce, des festins et des jeux, et les deux frères et leurs femmes habitèrent ensemble le château, dans la plus parfaite union.

Une chose tourmentait pourtant l'esprit de Cochenard et l'intriguait singulièrement : Comment son frère avait-il recouvré la vue, et était-il devenu si riche ?

Un jour, il lui demanda : — Je suis bien curieux de savoir comment tu as pu recouvrer la vue, et devenir si riche ?

— Bah ! mon frère, ne t'inquiète pas de cela, et n'y songe plus.

Plusieurs fois, il lui fit la même question, et, à chaque fois, Turquin en paraissait contrarié et lui faisait la même réponse. Enfin, obsédé, il lui dit, un jour :

— Je vais te le dire, puisque tu y tiens tant... et pourtant, quelque chose me dit qu'il vaudrait mieux pour toi ne jamais le savoir.

Et il lui raconta comment, étant sur le point de se donner la mort, trois animaux, un lion, un loup et un sanglier s'étaient réunis sous l'arbre sur lequel il était monté et lui avaient appris deux secrets qui avaient été l'origine de sa fortune. Mais, il ne lui livra pourtant pas ces secrets.

Cochénard était jaloux de Turquin, il n'en dormait plus, et, désireux d'avoir aussi son palais, à lui tout seul, où il serait le maître, il résolut d'aller passer une nuit sous l'arbre de la forêt, afin d'y apprendre aussi quelque secret. Il ne dit rien de son projet ni à sa femme, ni à son frère, et partit un soir, secrètement.

Arrivé dans le bois, il reconnut facilement

l'arbre, et monta dessus. Vers minuit, il entendit un rugissement, et un lion arriva. Un moment après, il entendit un hurlement, et un loup vint rejoindre le lion. Puis, il entendit un autre animal qui venait en courant, à travers les broussailles, en faisant : *oc'h ! oc'h !* — C'était un sanglier. Quand les trois animaux, qui n'étaient autre chose que trois diables, furent réunis près du tronc de l'arbre, le lion dit :

— Eh ! bien, qu'y a-t-il de nouveau, camarades ? la journée a-t-elle été bonne ?

— Elle n'a pas été mauvaise, pour ce qui me regarde, répondit le loup ; mais, il faut être prudent, et ne pas parler à l'étourdie. Vous savez bien ce qui nous est arrivé pour l'affaire des habitants du Luxembourg, qui se mouraient de soif, et celle de la fille du roi d'Espagne, et vous n'avez pas oublié la grande colère de notre maître Béalzebud, en voyant nous échapper ces proies qu'il regardait comme assurées : examinons donc, d'abord, si personne ne se cache dans les buissons, ou ailleurs.

Et ils fouillèrent les buissons, et ne trouvèrent personne. Mais, le loup, ayant levé le nez en l'air, aperçut Cochenard, qui se cachait de son mieux parmi le feuillage :

— Ah ! voilà le merle ! s'écria-t-il ; il ne nous échappera pas, cette fois !

— Mais comment l'atteindre ? demanda le sanglier.

— Il faut déraciner l'arbre, dit le lion.

Et les voilà de se mettre tous les trois au travail, fouissant et rejetant la terre, le sanglier, avec son groin, les deux autres, avec leurs griffes, tant et si bien, que l'arbre fut déraciné et abattu. Les trois animaux se jetèrent alors sur le pauvre Cochenard, et le dévorèrent.

Cependant, comme il n'était pas rentré au palais, la nuit, et qu'il n'avait prévenu personne de son absence, on était inquiet de lui. On le chercha partout : mais, ce fut en vain. Turquin eut alors le pressentiment de ce qui était arrivé : — Le malheureux sera allé passer la nuit sur l'arbre de la forêt, pensa-t-il.

Il courut à la forêt, et, en voyant l'arbre renversé, la terre labourée par les griffes des animaux, et quelques ossements épars aux environs, il n'eut plus aucun doute sur le malheur qui était arrivé. Il avait bon cœur, et pleura sincèrement son frère.

— Le conte du *Pont de Londres* ressemble à celui-là, dit Garandel.

— Le savez-vous, Garandel ? lui demanda Francès.

— Je le sais, répondit-il.

— Eh ! bien, résumez-le nous, en quelques mots.

— Je le veux bien. Voici donc : — Deux marchands, deux frères, Robert et Olivier, passaient un jour sur le pont de Londres, avec leurs chevaux chargés de marchandises. —